ÉLOGE HISTORIQUE

DE

L. J. BÉGIN,

LU A LA SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE

DANS LA SÉANCE DU 9 JANVIER 1861,

PAR M. LEGOUEST,

Secrétaire annuel de la Société,
chirurgien-major et professeur à l'École du Val-de-Grâce,
officier de la Légion d'honneur, etc.

PARIS

TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON

IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,

RUE GARANCIÈRE, 8.

1861



ÉLOGE HISTORIQUE

DE L. J. BÉGIN.

Messieurs,

J'ai toujours pensé que la Société de chirurgie, en m'admettant dans son sein, avait rendu plutôt hommage à la médecine militaire que justice à mon propre mérite : aussi considéré-je comme un devoir de vous parler aujourd'hui d'un homme qui pendant plus de quarante ans a servi la science et son pays sous l'habit du chirurgien d'armée; qui fut un des élèves préférés de Dupuytren et remplaça Larrey dans la hiérarchie militaire; qui dans sa jeunesse, pour me servir d'une expression devenue célèbre, fut un savant et un soldat, et qui plus tard sut allier à cette double qualité l'habileté et le savoir d'un administrateur éminent : j'ai nommé M. Bégin.

Jalouse de compter dans ses rangs toutes les illustrations chirurgicales et d'éclairer ses travaux du reflet des gloires de notre art, la Société de chirurgie avait conféré à M. Bégin le titre de membre honoraire. Cette distinction, à laquelle il attacha le plus grand prix, il la reçut aux derniers jours de sa carrière officielle qui furent aussi les derniers jours de sa vie. Voilà pourquoi nous n'avons jamais vu siéger M. Bégin parmi nous : la mort ne lui permit pas d'exécuter le projet qu'il avait conçu de quitter chaque année la campagne où il s'était retiré, pour venir au milieu de ses collègues de l'Académie retremper son esprit dans les sources scientifiques avec eux si souvent explorées, et réchauffer son cœur au foyer d'affections qu'il avait inspirées à ses amis. Nous l'eussions vu, reposé de ses longs travaux, retrouver dans notre compagnie l'ardeur qui signala ses débuts dans la carrière : ceux d'entre nous qui ne le connaissaient que par ses écrits, eussent admiré l'animation, la simplicité et l'élégance de sa parole ; tandis que les maîtres dont la présence en cette

enceinte rehausse l'importance de nos assemblées et relie les célébrités futures à celles du présent et du passé, eussent encore aimé applaudir un des leurs. Et nous, médecins de l'armée, nous eussions salué avec respect, avec émotion, le vieux chef qui fut un ami pour quelques-uns, un guide pour le plus grand nombre et pour tous un appui. C'était là notre espérance; mais nous avions compté sans l'imprévu, et nous avions oublié que l'heure du repos ne sonne qu'une fois pour les hommes de la trempe de celui dont je vais essayer de vous retracer la vie.

Louis-Jacques Bégin naquit à Liége le 2 novembre 1793, de parents français qui avaient émigré avec la famille de Maupas. Une circonstance étrange signala sa naissance : Bégin vint au monde dans un tel état de faiblesse, qu'il fut considéré comme mort par ceux qui le reçurent, et qu'il passa presque sans transition du sein de sa mère au cercueil. Son père revenant au foyer domestique qu'il avait quitté depuis quelques jours, apprend en même temps la naissance et la mort de son fils : il veut voir son enfant; il le prend dans ses bras, le débarrasse de son linceul et croit sentir que la chaleur ne l'a pas complétement abandonné. Il cherche à le ranimer; il s'y applique avec un effort soutenu par l'espoir du succès : enfin la chaleur reparaît, avec elle la circulation; l'enfant respire et le père lui a donné une seconde fois la vie. Bégin racontait volontiers cet épisode de son entrée dans le monde, et souvent il en prenait texte pour combattre la pratique des inhumations précipitées.

Les parents de Bégin rentrèrent en France vers 1795 et se fixèrent à Metz : le père avait été nommé courrier de la malle-poste de Metz à Mayence et trouvait dans cet emploi, jadis fort lucratif, de quoi subvenir aux besoins de sa famille toujours croissante, lorsqu'il perdit sa place, mit son petit avoir dans une entreprise malheureuse de messagerie et fut ruiné sans retour. La gêne voisine du dénûment dans laquelle Bégin passa sa première jeunesse fait assez pressentir que son instruction fut plus que négligée; il avait cependant été envoyé à Hombourg pour y apprendre l'allemand, mais il lisait avec beaucoup plus de plaisir les ouvrages français et se montrait fort curieux de livres d'histoire et de voyages. Lorsque vint l'époque où, pour ne plus être à charge aux siens, il lui fallut choisir un état, il déclara qu'il voulait être peintre : on prit l'avis d'un vieux médecin, ami de la famille, qui décida que Bégin, alors âgé de quinze ans, devait être chirurgien, et le conduisit à l'hôpital militaire, où il le présenta au chirurgien en chef M. Ibrelisle. A peine Bégin était-il entré dans les salles de malades que, pris d'un sentiment de pitié et de dégoût, il s'enfuit à toutes jambes, se promettant bien de ne plus

revenir. Il revint cependant, ramené par l'impérieuse nécessité, et subit avec peine la difficile initiation d'un art où il devait se distinguer et comme opérateur et comme anatomiste.

Pendant trois ans, Bégin suivit avec assiduité les cours de l'hôpital d'Instruction de Metz, suppléant par le travail particulier à l'irrégularité d'un enseignement qu'entravait souvent le départ des professeurs appelés à suivre les armées en campagne. Il se livrait avec ardeur à l'étude de l'anatomie qu'il enseignait à ses condisciples, lorsqu'il fut nommé chirurgien-sous-aide au 1er corps d'observation de l'Elbe, le 6 mars 1812. Il partit et rallia bientôt cette grande armée qui devait arriver à Moscou presque sans coup férir, voir brûler le Kremlin, et revenir de la victoire comme d'une défaite, laissant derrière elle une longue traînée de morts ensevelis sous la neige. Bégin passa aux ambulances de la garde impériale le 8 juillet de la même année, à Vilna : il emporta ce poste d'assaut. Larrey, tout en recherchant pour la garde les chirurgiens les plus instruits et les plus zélés, ne voulait les y admettre qu'avec des aptitudes physiques bien constatées et un équipage qui leur permît un service actif : il acceptait Bégin, serviteur dévoué et des plus capables, mais il refusait son cheval, monture assez misérable. Le jeune sous-aide se rend au bivouac du chirurgien en chef et proteste de l'excellence de son cheval, le meilleur de toute l'armée. Larrey résiste : « Mais, monsieur le baron, s'écrie Bégin fondant en larmes, on va croire que j'ai démérité; vous me déshonorez! — Allons, fit Larrey, ému de cette explosion de douleur, soyez des nôtres. » Il se joignit alors à cette pléiade de jeunes hommes dont les noms devaient tous être connus un jour : Zink, Desruelles, Jourdan, Boisseau, Ducamp, et plus tard Sanson aîné, qu'il rencontra pour la première fois le 1er mai 1813, la veille de la bataille de Lutzen, et avec qui dès alors il se lia d'une étroite amitié.

Je ne suivrai pas Bégin dans toutes ses campagnes; comme vous, Messieurs, j'ai hâte d'arriver à cette époque de sa carrière où il entra de plain-pied dans la science : je me bornerai à rappeler que licencié en 1814, il rentra dans les ambulances de la garde impériale en 1815, et qu'après Waterloo, il se réfugia derrière la Loire avec les débris de nos armées, partagea la réprobation qui, de héros la veille, fit des brigands le lendemain, et fut licencié une seconde fois en 1816. Il vint à Paris pour y continuer ses études, et passa durement l'hiver de 1816 à 1817 : sa demi-solde, qui s'élevait à 33 francs par mois, l'empêchait de mourir de faim, mais ne lui permettait pas de remplacer sa culotte de nankin par un vêtement plus chaud. Réintégré en 1817, d'abord à Strasbourg, puis au Val-de-Grâce où il obtint les

prix de fin d'année, il fut nommé aide-major à l'hôpital de Metz en 1819. Mais Bégin, que la fortune avait mis en rapport direct avec les deux hommes qui dominaient alors le monde médical, attiré à Paris par ses hautes relations scientifiques, quittait bientôt son poste, se faisait provisoirement attacher au gymnase médical du colonel Amoros, et sollicitait son maintien définitif dans la capitale. Broussais, trouvant en lui un organe de ses doctrines, certifiait que « Bégin était » malade et ne pouvait retourner à Metz »; Dupuytren écrivait au ministre de la guerre « pour le prier de sanctionner la présence à » Paris du jeune chirurgien avec lequel il publiait la Médecine opé- » ratoire de feu l'illustre Sabatier ». A bout de démarches vaines, Bégin se faisait mettre en traitement de réforme et restait à Paris, avec une femme bientôt mère, une allocation annuelle de 450 francs et la fièvre du travail. Il avait déjà refait sa première éducation et avait acquis une instruction littéraire et scientifique qui de prime-saut l'avait placé au rang des écrivains les plus élégants et les plus judicieux. C'est très-certainement pendant cette période de sa vie que Bégin a le plus écrit. De 1822 à 1826, il fit paraître, en collaboration avec Sanson et sous les yeux de Dupuytren, la nouvelle édition du *Traité de la médecine opératoire*, de Sabatier; sa thèse pour le doctorat, refondue dans un ouvrage plus considérable ayant pour titre : *Application de la doctrine physiologique à la chirurgie;* les *Nouveaux éléments de chirurgie et de médecine opératoire ;* les additions au *Traité de la taille*, par Deschamps; les *Principes généraux de physiologie pathologique;* un *Traité de thérapeutique*, rédigé suivant les principes de la nouvelle doctrine médicale; tous les articles *de chirurgie* et *d'art obstérical* du *Dictionnaire abrégé des sciences médicales*; un *Mémoire sur la gymnastique médicale et sur les déviations du rachis.* Cette féconde activité, qui lui faisait publier en quatre ans la valeur de douze ou quinze volumes, lui permettait encore de rédiger les *Mémoires de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaires*, de se lancer dans d'ardentes polémiques, d'adresser des mémoires aux sociétés savantes, des critiques et des analyses aux journaux scientifiques du temps. Ces nombreuses et remarquables productions scellaient définitivement sa réputation d'écrivain, que plusieurs articles très-étendus du *Dictionnaire des sciences médicales* et les additions au *Traité des maladies des yeux* de Scarpa avaient brillamment et prématurément inaugurée.

Rappelé au service en 1826, Bégin fut nommé démonstrateur d'anatomie au Val-de-Grâce. A partir de cette époque, sa carrière militaire ne fut plus interrompue et suivit une progression régulière. De 1826 à 1842, Bégin, qui ne s'était livré qu'accidentellement à

l'enseignement oral, s'y consacra avec un succès égal à celui que lui avaient valu ses écrits. Il publiait cependant encore, dans cette période si occupée, nne seconde édition de *Sabatier-Dupuytren*, et de ses *Nouveaux éléments de chirurgie et de médecine opératoire;* un *Mémoire sur l'ouverture des collections purulentes et autres, développées dans l'abdomen; sur l'œsophagotomie; sur quelques maladies graves de l'anus et du rectum; sur l'hémorrhagie à la suite de l'opération de la taille et sur un moyen efficace d'y remédier;* un grand nombre d'articles importants dans le *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*.

Il terminait avec Sanson aîné le *Mémoire sur une manière nouvelle de pratiquer l'opération de la pierre*, dont Dupuytren leur avait légué l'achèvement.

Il rééditait sous le titre de *Traité de physiologie pathologique*, les principes généraux qu'il avait jadis exposés, faisait à l'Académie de médecine d'intéressantes communications, lisait devant l'Académie des sciences un *Mémoire sur la résection de la mâchoire inférieure considérée dans ses rapports avec les fonctions du pharynx et du larynx*, participait toujours à la rédaction des *Mémoires de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaires*, et collaborait avec M. Velpeau à celle des *Annales de la chirurgie française et étrangère*. Ai-je tout dit? Non, Messieurs! Nous verrons tout à l'heure qu'il s'occupait encore de l'organisation et du fonctionnement du service de santé de l'armée.

Nommé chirurgien inspecteur, membre du conseil de santé des armées en remplacement du baron Larrey, Bégin quitta l'enseignement en 1842.

Ses nouvelles fonctions firent ressortir avec plus d'éclat les aptitudes administratives dont il avait déjà donné des preuves multipliées, et permirent de mettre plus directement au service du bien public et de l'armée la vaste étendue de ses connaissances. Dans cette dernière phase de sa carrière, médecin d'armée, il publia les *Études sur le service de santé militaire en France;* académicien, il prit part aux graves discussions que soulevèrent les plus hautes questions d'hygiène et de morale publiques; celles de la peste et des quarantaines, de la syphilisation, de la surdi-mutité, celle enfin de l'avortement provoqué pendant la grossesse, qu'avait posée à l'Académie notre collègue Lenoir.

Dans sa jeunesse, Bégin avait inséré un grand nombre d'articles biographiques sur les chirurgiens anciens et modernes dans la *Biographie médicale;* homme mûr, il rendit les derniers hommages à ses maîtres et à ses amis Fodéré, Goupil, Broussais, Larrey, Sanson,

Ribes, Jourdan, dans des discours qui peuvent être cités comme des modèles d'élévation de pensée et de bien-dire.

Vous le voyez, Messieurs, physiologie, médecine, chirurgie, hygiène, littérature académique, furent également et simultanément abordées par Bégin.

Dès son entrée dans la carrière, avide d'ordre et de principes, il sentit le besoin d'une discipline scientifique, il chercha une base pour ses études, un guide pour assurer ses premiers pas dans la voie de la vérité. A cette époque, Pinel et Bichat avaient tous les deux ramené les esprits vers l'observation de la nature : le premier en fondant sa classification des maladies sur leurs phénomènes les plus saillants en même temps que sur le siége des altérations pathologiques; le second en rendant la pathologie solidaire de la physiologie normale. Leurs travaux succédant à ceux de Haller, de Morgagni, de Bordeu et de Chaussier, avaient préparé cette doctrine nouvelle qui proclamait qu'en médecine comme dans toutes les autres sciences, la théorie doit être le résultat des faits réduit en principes. Esprit d'une logique inflexible, Bégin fut séduit tout d'abord par la rigueur mathématique de cette proposition, et lorsque l'imposant génie de Broussais revisa toutes les doctrines médicales et les soumit à l'examen pour les combattre, il fut un des premiers et un des plus fervents disciples de la nouvelle école. Comment n'eût-il pas subi l'ascendant d'un réformateur qui non seulement s'imposait à la jeunesse, facilement crédule et excitable, mais encore aux médecins mûris par l'âge et l'expérience, à la foule convaincue et charmée. Interprète des idées du maître qui ne les avait pas encore explicitement formulées, Bégin, à l'âge où l'on balbutie à peine les éléments de la science, développa dogmatiquement les bases sur lesquelles se fondait la médecine physiologique. Si l'irritation fut présentée par le néophyte comme la clef de voûte de l'édifice médical; si toute ontologie pathologique, tout fléau épidémique furent, par lui, rayés à tort de la nosologie et ralliés aux lésions inflammatoires, il est juste de reconnaître que, mieux appréciés, les signes des maladies furent rapportés à chacun des organes souffrants, et que l'étude des troubles fonctionnels éclairée par le flambeau de la physiologie, fut substituée à l'étude abstraite des symptômes fondée seulement sur les phénomènes extérieurs. L'accord ne fut pas constant entre le maître et le disciple : le premier, oracle constitué comme tous les fondateurs de théories, ne voyait que l'erreur au delà de ses doctrines et s'indignait de les entendre discuter; le second, habitué à faire usage de sa raison, n'abjurait pas son indépendance intellectuelle et proposait avec une fermeté respectueuse, à ce que le dogme

avait d'absolu, les sages correctifs de l'expérience dégagée des préventions personnelles.

Ces temps, Messieurs, sont déjà loin de nous : au bruit des luttes soutenues par l'école qu'on nommait alors l'école du Val-de-Grâce, a été bercée toute une génération médicale qui depuis s'est endormie sur le mol oreiller de l'éclectisme. Quoi qu'il en soit, tous les écrits de Bégin ont conservé l'empreinte indélébile de ses premiers errements : partout on y retrouve le dédain des abstractions et la recherche des démonstrations fondées sur les enseignements de la pratique et sur le raisonnement.

Bégin, entraîné vers la chirurgie par ses tendances positives, devait encore rencontrer sur ce terrain un homme marqué du sceau du génie et qui personnifiait en lui la science chirurgicale telle que les progrès de l'art l'avaient faite à travers les siècles. Il fut présenté à Dupuytren par Sanson et ne tarda pas à se concilier son estime et son amitié. Dupuytren préparait alors un traité de médecine opératoire ; mais une immense pratique et des occupations multiples, le soin d'une renommée que répandait au loin le bruit de sa chaire incessamment retentissante, l'absorbaient tout entier et le détournaient d'écrire. Il jeta les yeux sur ces deux jeunes hommes jadis compagnons d'armes, alors émules de savoir, et leur remit les premières feuilles de son travail qu'il refondit avec eux dans une édition de la Médecine opératoire de Sabatier. Le jeune chirurgien militaire était devenu le collaborateur du premier chirurgien de son temps, et devait désormais en épouser si intimement les idées, que la signature du maître illustra plus d'une fois les productions de l'élève.

L'œuvre chirurgicale de Bégin ne consiste pas seulement dans la restitution de l'actualité scientifique à quelques traités spéciaux : elle est inscrite dans tous les dictionnaires qu'enfanta le besoin de synthèse qui caractérise la première moitié du siècle, dans des mémoires étendus, dans ses Nouveaux éléments de chirurgie et de médecine opératoire. Aperçu rapide de l'état de la science à l'époque où il vit le jour, ce dernier ouvrage, dédié à la mémoire de Dupuytren, est sans doute l'expression des idées de ce grand praticien sur les points de chirurgie qui n'ont pas été traités dans ses leçons orales, idées que ses élèves seuls ont eu le bonheur de recueillir. On y rencontre une exacte appréciation des doctrines et des faits les plus anciens comme les plus modernes; et si l'inflammation y joue le rôle que devaient faire prévoir les principes formulés par l'auteur dans un précédent ouvrage, l'Application de la doctrine physiologique à la chirurgie, beaucoup de vérités, qui paraissent aujourd'hui si évidentes qu'elles semblent avoir toujours eu cours, y sont exposées

avec la simplicité, la clarté et la concision qui font le charme de tous les écrits de Bégin. Il s'est montré, dans ses préceptes, tout aussi préoccupé des moyens médicaux propres à prévenir les opérations que de ceux qui doivent en préparer et en assurer le succès.

Dans les nombreux articles, dans les mémoires dont Bégin a enrichi les dictionnaires et les recueils périodiques, la netteté et le logique enchaînement des idées marchent de pair avec le bon sens scientifique : qu'il traite de l'ouverture des collections de liquides dans l'abdomen, il préfère l'emploi toujours sûr de son bistouri à la marche aveugle des caustiques; qu'il s'occupe de l'œsophagotomie, dépassant les limites posées avant lui, il trace pour cette opération des règles assez précises pour permettre la recherche des corps étrangers arrêtés dans l'œsophage, alors même qu'ils ne peuvent être sentis et servir de guides au chirurgien. Toujours prêt à tirer des faits qui se présentent à son observation des inductions utiles, il donne, dans une consultation à laquelle il assiste auprès de Talma, le conseil de pratiquer un anus anormal dans les cas, jusque-là nécessairement mortels, où les rétrécissements de la partie inférieure du tube digestif ne peuvent être dilatés ou détruits, et il en fait plus tard le point de départ d'un mémoire sur quelques maladies graves de l'anus et du rectum. Armé de l'expérience acquise sur les plus vastes champs de bataille, il apporte à la tribune académique le résultat mûri de ses observations sur les divers traitements applicables aux plaies par armes à feu.

On parcourrait, Messieurs, tout le domaine de la chirurgie, que l'on y trouverait en tous lieux la trace de Bégin, résumant ici les opinions de ses devanciers, là présentant les siennes, apportant partout l'appoint de son érudition, de sa pratique et de son jugement. Peut-être a-t-il encouru ce seul reproche, d'avoir dans ses écrits présenté la chirurgie avec une simplicité trop grande, lui qui savait si bien en apprécier les difficultés. Mais, ennemi des moyens termes, il pensait que les sciences ne peuvent faire de progrès réels qu'à l'aide d'idées arrêtées, et il considérait les formules précises, qu'elles fussent justes ou erronées, comme le seul terrain propre à la lutte d'où sortirait la vérité triomphante.

Bégin avait au plus haut degré les qualités du professeur et du clinicien. Nommé chirurgien en chef et premier professeur à l'hôpital militaire d'instruction de Strasbourg, il prit possession de son poste au moment même où la faculté de médecine demandait la création d'une chaire de médecine opératoire et de clinique chirurgicale. Sa haute réputation le désignait au choix de la faculté comme le plus digne d'occuper cette place : il fut nommé à cet emploi par collation

directe, et professa avec éclat après les Flamant et les Lobstein, diamants de ce précieux écrin scientifique auquel la faculté de Strasbourg ajoute chaque jour de nouvelles riehesses.

Un savoir longuement élaboré, un tact chirurgical exquis; une sûreté de diagnostic peu commune, des connaissances anatomiques profondes, une rare habileté d'opérateur, l'initiative et ce que l'on peut appeler l'agression chirurgicale, la fermeté des convictions, le charme d'une élocution à la fois souple et nerveuse, surent attirer et fixer autour de lui un nombreux auditoire d'élèves et de docteurs, tant français qu'étrangers : il se vit bientôt entouré, comme son maître Dupuytren, d'une jeunesse avide de ses leçons. Prompt à saisir le côté saillant de la physionomie des faits, il avait le rare talent d'intéresser toujours ses auditeurs, quelque sujet qu'il traitât. Il imprimait à son enseignement une direction essentiellement pratique : impartial et clairvoyant, se défiant de certaines illusions scientifiques qui souvent font prendre la singularité du langage, l'agitation ou la brusque déviation des voies tracées, pour le progrès, il était de ceux qui examinent, jugent et n'adoptent les choses nouvelles que lorsque le temps, les faits, l'expérience, la raison, les ont consacrées.

Jamais il ne quittait un malade sans formuler un diagnostic, sans instituer un traitement; s'il hésitait, il provoquait en même temps la pensée et les recherches de ses auditeurs; mais généralement il se prononçait avec assurance, parce qu'il pensait que la jeunesse a besoin de foi vive et d'espérances, de voies faciles ou de guides paraissant toujours sûrs de leur route.

Bégin rendait en illustration à la faculté de médecine de Strasbourg l'honneur qu'il en avait reçu; il s'était fait le propagateur de la chirurgie française au delà du Rhin; il dotait l'Alsace et les provinces de l'Est de chirurgiens formés à son école; il popularisait son nom dans toute une contrée qui garde encore aujourd'hui religieusement sa mémoire, quand il fut appelé à remplacer au Val-de-Grâce, comme chirurgien en chef et premier professeur, le vénérable M. Gama.

Patrie nouvelle, amis déjà vieux, clients dorés, toge universitaire, il quitta tout pour suivre sa carrière de prédilection. Les regrets qu'il emporta ne furent pas moins vifs et moins honorables que ceux qu'il laissa derrière lui; ses collègues de la faculté lui décernèrent le titre de professeur honoraire, et ses élèves lui offrirent une médaille commémorative de son enseignement. Glorieux et touchants hommages de l'estime et de la reconnaissance publiques.

Le second séjour de Bégin au Val-de-Grâce ne fut pas de longue

durée : Larrey, voulant revoir la terre où sa gloire était née, était allé inspecter nos possessions d'Afrique; mais, succombant sous le faix, il devait ne plus revenir, et laisser vide au conseil de santé des armées la place que Bégin fut appelé à remplir. Le conseil ne pouvait se recruter d'un choix plus heureux que celui du chirurgien en chef du Val-de-Grâce, et cette école ne pouvait à son tour faire une perte plus sensible et plus regrettable.

Depuis 1842, Bégin prit une part active aux travaux des savants conseillers et collaborateurs de l'administration centrale de la guerre; honoré de la confiance de plusieurs ministres, il fut appelé dans les hautes commissions qui eurent à organiser le service de santé, plusieurs parties de celui des subsistances et du matériel de campement.

C'est à lui que nos chirurgiens doivent les nombreuses ressources qu'ils possèdent aujourd'hui dans les hôpitaux et en campagne. Animé du même esprit de simplification que Percy et Larrey, il travailla longtemps à former cet arsenal de chirurgie que l'on peut admirer aujourd'hui au musée du Val-de-Grâce, que la plupart des puissances de l'Europe ont imité et qu'il considérait comme un de ses plus beaux titres de gloire. Il perfectionna l'organisation des ambulances, ébauchée par Percy et véritablement fondée par Larrey, et composa l'approvisionnement chirurgical des caissons aujourd'hui en usage, et dont chacun renferme les médicaments, le linge et les appareils nécessaires à 2,000 pansements de toute nature.

Je laisse de côté les travaux qu'il a faits en commun avec ses éminents collègues : Régime du soldat en garnison et en campagne, Instruction pour les opérations du recrutement, Organisation des infirmeries régimentaires, Mesures hygiéniques pour la rentrée de l'armée d'Orient, Alimentation des troupes par les viandes conservées, Propagation de la vaccine dans l'armée, Création de gymnases militaires, Règles de l'application thérapeutique de l'électricité d'induction, travaux dont le titre seul annonce l'importance, et qu'il ne m'appartient pas d'apprécier, mais je ne saurais passer sous silence les services rendus par Bégin comme organisateur du corps qu'il représentait si dignement.

Le corps de santé de l'armée se relevait à peine des ruines qu'en avait fait depuis l'an IV de la République une série de dispositions règlementaires dépourvues de bases législatives, se modifiant, se contredisant et s'annulant les unes les autres, lorsque la loi du 19 mai 1834 sur l'état des officiers fit cesser la situation qui résultait pour lui de la négation ou de la reconnaissance incomplète de son caractère militaire dans l'armée. Malgré la dépression où l'avait

maintenu le régime administratif dans cette longue période, il avait largement payé sa dette à la patrie et à l'humanité sur tous les champs de bataille; et les savants, tels que Desgenettes, Coste et Broussais; Sabatier, Percy, Larrey, Saucerotte et Heurteloup; Parmentier et Sérullas, classés dans l'armée parmi les gérants du matériel et de la manutention, avaient cependant été adoptés par les facultés, par l'Académie de médecine et par l'Institut. A cette époque, l'enseignement dans les hôpitaux militaires d'instruction n'était pas régulièrement ordonné; la durée du séjour des élèves aux écoles n'était pas fixée; les cours manquaient d'une répartition méthodique et progressive. C'est d'après les vues de Bégin que furent réorganisés les hôpitaux d'instruction de Lille, de Metz, de Strasbourg et de Paris; c'est aussi de ces écoles si souvent et si injustement attaquées que sortirent bon nombre d'hommes distingués. Ne parlerai-je que des morts, Malle, Lacauchie, tous deux chirurgiens et anatomistes? Pourquoi ne nommerais-je pas les vivants, Michel Lévy, Sédillot, Hippolyte Larrey, dût leur modestie demander compte aux mânes d'un de leurs maîtres de la célébrité qu'ils ont acquise? Pourquoi ne puis-je citer encore les noms de tous ces chirurgiens d'ambulance qui, depuis trente ans, ont porté dans toutes les parties du vieux monde les principes de la civilisation et les bienfaits de notre art dans les plis de nos drapeaux victorieux?

Lorsque, en mai 1848, un acte du pouvoir souverain replaça le corps des officiers de santé militaires sur ses véritables bases, une lutte ardente s'établit entre un grand nombre de ses membres et les fonctionnaires qui semblaient tenir à honneur de le conserver sous leurs ordres. L'autorité, la convenance et l'à-propos qui avaient signalé à l'attention publique la brochure écrite sous le nom du colonel Cerfberr, par une plume trop exercée pour n'être pas reconnue, disparurent de la polémique et furent remplacés par des libelles aussi nombreux que divergents dans les propositions, où les injures, adressées également à la haute administration et à la hiérarchie la plus élevée du corps médical de l'armée, perdirent la cause qu'elles croyaient servir. Dans ces circonstances, Bégin crut utile de ramener les esprits à l'étude des conditions d'existence et de fonctionnement du corps médical de l'armée, et fit paraître, avec l'adhésion de ses collègues du conseil de santé, ses Études sur le service de santé militaire en France. Remarquable d'indépendance, de discussion sobre, péremptoire et jamais offensante, cette œuvre, mûrement élaborée, ne fut pas appréciée à sa juste valeur et fut à peine lue par ceux qu'elle intéressait le plus; elle était trop sérieuse pour son époque. Seuls quelques esprits d'élite en comprirent toute la

portée et jugèrent qu'elle devait servir de base à la défense des principes essentiels de la réorganisation de la médecine militaire. Bégin ne vit pas s'accomplir les réformes qu'il avait préparées : c'est en vain qu'il se fit l'interprète, auprès du souverain, des vœux du corps dont il était le chef et le vétéran ; c'est en vain qu'il fut retenu à son poste par les promesses du ministre de la guerre, promesses sincères, mais toujours ajournées dans leurs effets.

Si la médecine militaire n'est pas loin aujourd'hui d'être constituée comme tous les corps savants de l'armée, mieux inspirée qu'au temps où elle appuyait ses droits par des écrits déclamatoires, elle en devra rapporter l'honneur à la sagesse de ses chefs actuels, aux travaux passés de Bégin, à l'initiative et aux efforts soutenus de celui de ses collègues du conseil qui, après avoir été son ami, devait être son continuateur plus heureux.

Bégin fut diversement jugé comme organisateur : ses contradicteurs officiels se gardaient bien de rendre publiquement justice à ce rude jouteur ; ses confrères dissidents lui reprochaient de ne pas oublier assez son point de départ et de vouloir retenir le corps de santé dans des liens encore trop étroits. Ces derniers paraissaient oublier à leur tour que, dur pour lui-même, Bégin se croyait le droit d'être exigeant envers les autres ; que fonctionnaire public, il portait le faix d'une lourde responsabilité, et que ne pouvant faire prévaloir ses vues, il dut se borner souvent à atténuer les résultats fâcheux de mesures contre lesquelles il avait en vain protesté.

Comme Percy, Bégin fut un littérateur, un savant, un chirurgien consommé, un défenseur énergique et un législateur de la corporation à laquelle il appartenait ; comme Larrey, il fut un homme d'action, et faillit mourir debout comme lui, dans l'inspection médicale en Algérie qui termina sa carrière d'activité. Il était devenu depuis 1850 le président du conseil de santé des armées : il était membre d'un grand nombre de sociétés savantes ; dans quelques-unes il avait remporté la couronne du lauréat. Il appartenait à l'Académie de médecine depuis la fondation de cette compagnie et il l'a présidée en 1847. Il faisait partie du conseil d'hygiène et de salubrité du département de la Seine, dont il fut aussi le président pendant l'année 1850.

Sa place était marquée à l'Institut, mais il ne l'occupa jamais. Une première fois, en 1842, il se porta candidat dans la section de chirurgie et figura sur la liste de présentation dans les derniers rangs, en bonne compagnie il est vrai, avec Gerdy et M. Velpeau : Roux et M. Andral protestèrent chaleureusement contre l'étrangeté du classement de ces chirurgiens éminents, étrangeté que la nomination de M. Velpeau devait faire ressortir encore davantage. Quinze ans après

pressé par ses anciens compétiteurs de venir s'asseoir auprès d'eux, il échoua deux fois encore, et d'une seule voix, dans sa candidature à la place d'académicien libre. Il avait trop tardé à faire valoir ses titres; et cependant, à la mort de Deschamps qui laissa vacant à l'Académie des sciences le fauteuil occupé depuis par Dupuytren, c'est Bégin qui combattit péremptoirement l'opinion de Geoffroy Saint-Hilaire, alors que ce savant anatomiste voulait exclure la médecine et la chirurgie du nombre des connaissances humaines qui doivent être représentées à l'Institut.

Bégin avait été fait commandeur de la Légion d'honneur. On espérait qu'un grade plus élevé dans l'ordre lui serait conféré au moment où il cessait ses longs et utiles services; mais, soit que quarante-six années de labeurs incessants, soit que son titre de président du Conseil de santé des armées ne justifiassent pas suffisamment cette faveur, soit encore que ceux-là même qu'il avait préservés, guéris ou sauvés eussent été jaloux de partager cette distinction avec lui, cet espoir fut déçu. Il était commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand et de l'ordre d'Isabelle la Catholique, officier de l'ordre de Léopold; seul entre tous les médecins de l'armée, il portait la médaille de Sainte-Hélène, cette dernière pensée de Napoléon Ier à ses compagnons de gloire.

Il avait été nommé chirurgien consultant du roi en 1843, et dix ans après chirurgien consultant de l'empereur.

Telle fut, Messieurs, la vie publique de Bégin, qui peut se résumer en quelques mots : travail, dévouement, probité sévère et désintéressement.

Il me reste à vous parler brièvement de sa vie privée, que deux mots peuvent aussi résumer : chagrins et sacrifice.

Il était doué d'une constitution des plus robustes; cependant il fut atteint de diabètes pendant plus de dix ans; il rendait dans les vingt-quatre heures d'énormes quantités de sucre. Ses amis, même les plus intimes, n'en furent jamais instruits et s'étonnèrent de le voir rechercher un régime qu'ils appréciaient avec une ignorante sévérité. Et l'homme qui luttait contre la mort fut en butte aux dénigrements clandestins, aux accusations malveillantes dont le poison vint s'ajouter à celui du mal qui le consumait. Il triompha cependant, grâce à sa vigueur morale dépassant encore ses forces physiques; mais il conserva toujours l'impression de la rude atteinte qu'il avait éprouvée.

Ses allures étaient empreintes de rondeur et de bonhomie; il portait un costume toujours le même, et il était reconnaissable de fort loin à son chapeau large de bords, au gilet blanc et au vaste habit vert, qui, paraît-il, fut le vêtement uniforme des chirurgiens de

l'intimité de Dupuytren. Son œil pétillait du feu de l'intelligence. Son sourire, parfois railleur, était aiguisé de finesse. Contraste singulier, il alliait à une vivacité sans égale une patience voisine de la résignation. Souvent il se laissait emporter à des boutades gauloises, qu'il terminait toujours par d'affectueuses paroles; de telle sorte qu'il vous laissait suspendu entre la doléance contre ses vertes réprimandes et la reconnaissance due à sa paternelle bonté.

Plébéien, il n'oublia jamais son origine et conserva toujours les habitudes et les goûts les plus simples : naturellement modeste, s'il prit une part glorieuse au mouvement intellectuel de son époque, il se tint toujours éloigné du bruit du monde et de la publicité que d'autres recherchent avec tant d'ardeur.

Demeuré pauvre, aspirant au repos que réclamait l'état de sa santé, il s'était retiré dans un château reculé de la Bretagne avec sa seconde femme, dont la mission semble avoir été d'alléger toutes les douleurs de sa famille. C'est là qu'il succomba le 13 avril 1859, aux suites d'une apoplexie cérébrale qui l'avait frappé un mois auparavant.

En terminant la tâche que le pieux souvenir d'un maître illustre m'avait commandé d'entreprendre, je sens, Messieurs, toute l'imperfection de mon œuvre : Bégin était une de ces personnalités que des émules seuls peuvent dignement honorer; il était de ces hommes dont le caractère ne saurait être prématurément apprécié, semblables à ces chefs-d'œuvre de la statuaire antique, d'autant plus admirés que le temps les a polis de son aile et a donné plus d'harmonie à leurs contours.